

Histoire de la haine

Frédéric Chauvaud

2014

Presses universitaires de Rennes
www.pur-editions.fr

JE ne l'aime pas, je le déteste, je l'abhorre, je le hais, je voudrais le voir mort, j'exige que le souvenir même de son existence soit effacé à jamais... autant d'expressions et de pensées, longtemps enfouies, disant le rejet, l'appel à la vengeance et le rêve de destruction. Les discours et les gestes haineux prolifèrent aujourd'hui. Ils ont pour cible une conjointe, un voisin, un adversaire politique, une ministre, une communauté... Souvent appelée la passion funeste, la haine a toujours existé mais elle possède une histoire. Ses expressions, ses modalités, ses logiques, ses objets et ses effets ne sont ni identiques ni immuables.

Pour en rendre compte, il s'avère essentiel de retenir une séquence historique « moyenne » située entre deux paroxysmes, la Révolution et Vichy, plus précisément entre 1830 et 1930. Pour la caractériser, la fiction et les discours savants se sont mis à la recherche de formules : sentiment destructeur, pulsion puissante, émotion impérieuse, énergie libératrice et redoutable... Pour l'analyser, il convient de croiser les ressources documentaires et historiographiques afin de se demander comment la haine naît, se manifeste, se développe et parfois est instrumentalisée, à une échelle interpersonnelle ou bien collective. Pour la comprendre, dans une perspective d'histoire des émotions et d'histoire sensible, il importe d'écouter les hommes et des femmes du passé afin de restituer des paroles, des pratiques et des horizons d'attente.

Le présent ouvrage est un essai qui replace la passion funeste dans son époque et cerne ses raisons évoquées par les contemporains. Si la haine est à sa manière une forme de rationalité permettant de se mouvoir dans l'univers social, elle est une « figure du pensable » et un ressort psychologique déterminant, donnant la possibilité de comprendre ce qui anime les individus et les sociétés.

Table des matières

<i>Introduction</i>	9
---------------------------	---

Première partie

DÉCRYPTER

<i>Introduction</i>	27
---------------------------	----

Chapitre I

Interroger	29
-------------------------	----

La haine politique en héritage	30
--------------------------------------	----

<i>La décimation de l'ennemi</i>	32
--	----

<i>La mise en intrigue de la haine politique</i>	40
--	----

L'esprit de parti	45
-------------------------	----

<i>La « plus funeste des armes politiques »</i>	46
---	----

<i>Les boucs émissaires</i>	56
-----------------------------------	----

La politique sans les femmes : de l'oubli à la haine	61
--	----

<i>La « malveillance généralisée »</i>	61
--	----

<i>Les antisuffragistes contre les hoministes</i>	67
---	----

Chapitre II

Penser	75
---------------------	----

Les penseurs des sentiments haineux	75
---	----

<i>La grande menace</i>	76
-------------------------------	----

<i>La haine sous l'œil du Collège de France</i>	80
---	----

Les romans d'apprentissage	83
----------------------------------	----

<i>La haine romantique</i>	84
----------------------------------	----

<i>Une énergie redoutable et libératrice</i>	86
--	----

L'écriture à bas bruit	89
------------------------------	----

<i>L'actualité de la passion funeste</i>	90
--	----

<i>La haine profonde</i>	93
--------------------------------	----

Deuxième partie

REJETER

<i>Introduction</i>	101
<i>Chapitre III</i>	
Femmes exécrées, femmes massacrées	105
Les abominables mères	107
<i>Images sociales et littéraires</i>	108
<i>La haine dans les prétoires</i>	112
Justiciables et rivales	116
« <i>La désapprobation brutale</i> »	117
<i>L'avocate : cette « hermaphrodite du progrès social »</i>	120
La hargne masculine	123
<i>Le Barbe bleue des servantes</i>	124
<i>Les tueurs de femmes</i>	127
<i>Chapitre IV</i>	
L'Autre, cet « errant »	135
Vagabonds et maraudeurs	136
<i>La construction d'une sourde hostilité contre les « sans domicile certains »</i>	137
<i>Les cibles de la haine</i>	144
Migrants et immigrants	147
<i>Le « massacre lâche » des étrangers</i>	149
<i>La haine horizontale</i>	152
Bohémiens et romanichels	154
« <i>Un vif sentiment de répulsion</i> »	154
<i>Une haine qui vient de loin</i>	158

Troisième partie

EXPÉRIMENTER

<i>Introduction</i>	165
<i>Chapitre V</i>	
Les haines entre soi	169
Les impossibles ménages	171
<i>La haine simple des « êtres malfaisants »</i>	171
<i>Les couples haineux connaissent une fin tragique</i>	174
En famille	180
<i>Frères et sœurs ennemis</i>	181
<i>La banalité de la haine</i>	185

Proches et voisins	189
<i>La haine en partage</i>	190
<i>Les haines clandestines : rumeurs ordinaires et billets anonymes</i>	194

Chapitre VI

Le monde désassemblé	201
La haine autodestructive	203
<i>Haines de métiers</i>	203
<i>Haines professionnelles</i>	208
La haine rêvée des parias	211
<i>La classe bonnie</i>	212
<i>Secouer la torpeur</i>	216
Les haines ensauvagées	219
<i>Buzançais : « la horde des cannibales »</i>	219
<i>Decazeville : la jacquerie industrielle</i>	223

Quatrième partie

INSTRUMENTALISER

<i>Introduction</i>	231
---------------------------	-----

Chapitre VII

Les haines froides	237
Le déni du peuple	239
<i>Les « hors société »</i>	239
<i>Le choix de l'intransigeance</i>	244
« En tas ! » : la haine méthodique	248
<i>La logique des massacreurs</i>	248
<i>La haine « génocidaire »</i>	251
Le « guet-apens » moderne	260
<i>L'événement épouvantable</i>	260
<i>La haine des anges</i>	265

Chapitre VIII

De la haine sainte à la haine nécessaire	273
L'invention d'une nouvelle croisade	274
<i>Le désir de misoxénie</i>	276
<i>L'idéologie haineuse</i>	282
Le triomphe des « anti »	286
<i>La glorification de la « haine féconde »</i>	287
<i>La solidarité des haines</i>	290

La haine légitime.....	295
<i>L'Évangile du massacre</i>	295
<i>D'où vient la haine : la construction d'une archéologie</i>	299
Conclusion	309

Introduction

En 1870, Jules Verne met un point final aux premières aventures trépidantes du capitaine Nemo. L'écrivain abandonne son sombre héros aux soins de son éditeur et à la curiosité de ses lecteurs. À bord du Nautilus, il parcourt les mers, s'aventure dans les bas-fonds sous-marins, ourdit des plans machiavéliques. Est-il un naufrageur ? Un prédateur ? Un être coupé de son milieu, un visionnaire dévoyé ? Non, il est bien davantage, c'est un « archange de la haine¹ ». Le narrateur, le professeur Aronnax, retenu prisonnier, souligne que c'est « un implacable ennemi de ses semblables auxquels il avait dû vouer une impérissable haine ». Cette passion funeste n'est pas dirigée contre un individu, peut-être l'est-elle contre une nation, mais elle la dépasse : « Cette haine qu'il avait vouée à l'humanité, cette haine qui cherchait peut-être des vengeances terribles, qui l'avait provoquée ? » Se demande encore le savant captif ? Peu importe finalement². La correspondance de Jules Verne avec son éditeur Hetzel montre qu'il pouvait s'agir aussi bien de la Russie oppressant la Pologne que de la Grande-Bretagne faisant la conquête de l'Inde, responsable du massacre de la famille du héros de *Vingt mille lieues sous les mers*. Au-delà de l'aventure de la science, de la découverte des abysses, de l'inventaire des dangers océaniques, le roman suggère qu'il existe autre chose : une énergie considérable qui fait mouvoir un personnage tel que le capitaine Nemo. La haine lui donne un élan presque infini. Sans elle, il ne se serait pas lancé à la conquête du monde sous la surface des eaux. Dans un univers imaginaire et rationnel, il subsistera toujours un territoire inconnu, non pas le globe terrestre arpenté de mille manières, mais les ressorts informels, tout ce qui fait mouvoir les individus, en particulier les plus prompts à se lancer dans l'aventure. Au-delà de l'univers romanesque, dans l'existence tangible de millions d'hommes et de femmes, existe bien sûr une

1. Voir en particulier Jules VERNE, *Voyages extraordinaires*, édité par Jean-Luc Steinmetz, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2012, 2 vol.

2. *Idem*, p. 104 et p. 160.

question de « psychologie historique³ ». Tout ce qui relève des sentiments et des émotions, comme la haine, échappe le plus souvent à l'investigation historique⁴. Ils semblent difficiles d'accès, déroutants et en même temps fascinants. D'une certaine manière, pour parler comme Michel de Certeau, ils sont une hétéronomie tenant à distance la compréhension immédiate. Ils constituent une limite empêchant de saisir une société et de comprendre une époque. L'hétéronomie peut être définie comme la « blessure d'un rationalisme⁵ ». Les émotions sont des processus complexes qui ne se laissent pas réduire à quelques traits simplifiés et qui ne sont pas toujours immédiatement accessibles⁶. Et pourtant, individuelles ou collectives, elles sont à l'origine de prises de décision, elles sont un guide pour l'action⁷, permettant de prendre une décision et de choisir, dans nombre de cas, entre l'évitement et la confrontation⁸.

Au lendemain de la Première Guerre, dans un autre registre, la haine s'invite à nouveau. Elle ne suscite pas la délectation du lecteur mais une sourde inquiétude, faisant resurgir des croyances qui semblaient appartenir à une autre époque. Dans des villages d'Auvergne, de Bretagne ou du Morvan, nombre d'habitants hâtent le pas, tentent de s'écarter ou se terrent lorsqu'ils perçoivent des « vibrations funestes ». Produites par la colère véhémement d'un sorcier ou d'une sorcière, elles signalent un danger imminent. Le XIX^e siècle qui se veut rationnel, a défini l'envoûtement comme un

3. Outre les considérations bien connues de Robert Mandrou ou de Lucien Febvre, voir Nathalie RICHARD, « L'histoire comme problème psychologique. Taine et la "psychologie du jacobin" », *Mil Neuf Cent*, n° 20-1, 2002, p. 153-172.
4. Notamment pour l'étude de la période contemporaine, en particulier le XIX^e siècle, voir cependant Fabrice WILHELM (dir.), *L'Envie et ses figurations littéraires*, Dijon, EUD, coll. « Écritures », 2005, 259 p.; du même auteur : *L'Envie, une passion démocratique au XIX^e siècle*, Paris, Presses de l'université Paris-Sorbonne, 2012, 450 p.; et Antoine GRANDJEAN et Florent GUÉRARD, *Le ressentiment, passion sociale*, Rennes, PUR, coll. « Philosophica », 2012, 236 p.; pour une mise au point, voir Jérôme KAGAN, *What is Emotion? History, Measures, and Meanings*, New Haven, Yale University Press, 2007, 271 p.; Barbara H. ROSENWEIN, « Problem and Methods in the History of Emotions », *Passions in context, International journal for the History and Theory of Emotions*, n° 1, 2010, p. 1-32.
5. Michel DE CERTEAU, *Histoire et psychanalyse entre science et fiction*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 1987, p. 24.
6. Catherine LUTZ et Geoffrey M. WHITE, « The Anthropology of Emotions », *Annual Review of Anthropology*, vol. 15, 1986, p. 405-436; Catherine LUTZ et Lila ABU-LUGHOD (ed.), *Language and the Politics of Emotion*, Cambridge, Cambridge University Press, 1990, 228 p.; voir aussi « Émotion », *Terrain*, n° 22, 22 mars 1994, 176 p.
7. Paul EKMAN et Richard J. DAVIDSON, *The nature of emotion: Fundamental questions*, New York, Oxford University Press, 1994, 496 p.; voir aussi Vinciane DESPRET, *Ces émotions qui nous fabriquent, ethnopsychologie de l'authenticité*, Le Plessis-Robinson, Institut Synthélabo pour le progrès de la connaissance, 1999, 359 p.; et François LELORD et Claude ANDRÉ, *La force des émotions*, Paris, Odile Jacob, 2001, 396 p.
8. Olivier LUMINET, *Psychologie des émotions. Confrontation et évitement*, Bruxelles, De Boeck & Larcier, 2002, 254 p.; voir aussi, dans une autre perspective, Rafael MANDRESI, « Le temps profond et le temps perdu. Usage des neurosciences et des sciences cognitives en histoire », Wolf FEVERHAHN et Rafael MANDRESI (éd.), *Revue d'histoire des sciences humaines*, n° 25 : « Les Sciences de l'homme à l'âge du neurone », 2011, p. 165-202.

« fait expérimental ». Il s'agit d'attenter à la vie ou à la santé de quelqu'un que l'on hait. Pour cela, il convient soit de fabriquer une petite statuette de cire, amalgamée de cheveux, d'ongles, de déjections de la personne exécrée, et de lambeaux de vêtements ; soit de prendre un crapaud vivant, baptisé et emmailloté « avec des fragments des habits de la victime ». Puis, muni de sa statuette ou du batracien, il faut maudire son ennemi à l'aide d'« affreuses formules imprécatoires ». Ensuite, le fétiche doit être dissimulé à proximité d'une habitation ou d'un lieu de passage, tandis que l'animal doit être enterré vivant, de préférence sous la pierre du seuil de la maison où réside l'envoûté. L'homme éduqué de la ville se gausse de semblables histoires. Ce sont des fadaises tout juste bonnes à faire frémir les enfants en bas âge ou les simples d'esprit. Mais au lendemain de la Grande Guerre, A. Villeneuve, auteur d'une étude sur les envoûtements de haine, les prend au sérieux. Les forces mystérieuses qui rôdent autour des destinées humaines doivent être l'objet d'investigations scrupuleuses, sans dédain ni scepticisme exagéré. Car les « funestes poupées » sont faites avec art. Physiquement ressemblantes, elles doivent surtout être « substantiellement aussi voisines que possible de son être ». L'action exercée doit agir sur le physique comme sur le moral. Pour les hommes et les femmes qui en ont été la proie, il n'y a rien de risible. En effet, relate-t-il, « une femme très bien portante fut prise subitement de douleurs aiguës dans le ventre. Elle éprouvait, disait-elle, comme des coups de couteau. Une voyante affirma que l'on se trouvait en présence d'un sort et que la "charge" de ce sort – lisez l'objet qui avait servi d'accumulateur à la volonté mauvaise – était enterré à tel endroit⁹ ». Une fois ce lieu découvert, la figurine fut déterrée, et si, par bien des aspects, elle était grossière, la victime était « reconnaissable ». Les coups avaient été provoqués par des piqûres d'épingle restées dans le corps de la poupée qu'il fallut enlever, mais de la sorte la sorcière ressentit à son tour de très vives douleurs comme si une arme blanche lui avait perforé, à plusieurs reprises, le corps. Une fois la statuette disparue dans les flammes, celle qui l'avait confectionnée, pour se venger et poursuivre de sa haine la jeune femme, dépérit et ne fut bientôt plus qu'une moribonde.

Les agissements du capitaine Nemo et les envoûtements de haine, bien que situés sur des plans différents, attestent que la haine est bien présence de diverses manières et qu'elle constitue l'un des ressorts essentiels des conduites humaines. Il existe même un véritable foisonnement de sentiments et d'attitudes. Les observateurs et les chroniqueurs signalent sa présence un peu partout ; les mémorialistes et les journalistes l'aperçoivent sur les champs de bataille et dans les combats de rue ; les commissaires de police et les magistrats instructeurs la scrutent dans les couples et dans les familles, l'observent dans les rues et dans les champs, dans les centres urbains et les écarts. Tantôt

9. A. VILLENEUVE, *Les envoûtements de haine et d'amour*, Paris, Hector et Henri Durville éditeurs, coll. « Psychic », 1919, p. 3.

elle est visible à l'intérieur d'une même collectivité; tantôt elle se manifeste contre un vagabond, contre des journaliers belges ou des travailleurs italiens; tantôt encore elle est au cœur de conflits sociaux ou exerce des ravages entre formations politiques. En elle, il y a bien plus qu'un mouvement d'humeur ou une réaction à une situation émotionnelle. Aussi convient-il d'emblée de se demander de quoi la haine est-elle le nom? Que désigne-t-elle? Comment a-t-on parlé d'elle et comment peut-on entrer en elle? Quelles traces les sentiments haineux ont-ils laissés? Il faudrait encore se demander de quelle manière est-il possible de les saisir et à partir de quelles sources? S'il en existe des milliers d'indices, ils sont cependant ténus, à peine plus consistants qu'une vague impression qui ne parvient pas à se dévoiler. Si presque tout le monde la remarque, seules, le plus souvent, quelques allusions ou de brèves annotations la fixent sur le papier comme si elle était ravalée au rang des monstruosité humaines ou des bizarreries superstitieuses. Pour nombre d'auteurs, de romanciers ou d'essayistes, elle semble transformer la personnalité et donne le sentiment que le haineux est hypnotisé ou victime d'une sorte d'enchantement maléfique. En effet, dans la littérature populaire, la haine est souvent comparée à une sorte d'envoûtement qui obscurcit la conscience et la volonté : « Il ne se possédait plus : un esprit satanique habitait en lui. Il était comme envoûté et incapable d'éloigner les tentations funestes¹⁰. » Mais pour l'étudier, il faut battre en brèche un certain nombre de préjugés. Car la haine, sentiment et énergie dévastatrice, existe à l'état latent, et régit parfois les relations entre les individus, les groupes sociaux et les classes sociales. S'il suffit d'un rien pour qu'elle se déclare, une fois instrumentalisée, elle devient une force terrifiante et parfois incontrôlable. Étudier la haine, c'est comprendre comment l'on passe d'une échelle individuelle à une échelle sociétale. La période qui va des Trois Glorieuses aux années 1930 donne l'impression d'avoir expérimenté toutes les formes haineuses. Dans le même temps, elle est l'objet d'un certain nombre de discours qui s'en inquiètent tandis que d'autres lui trouvent d'indéniables vertus. Si la haine constitue une sorte de « fond commun », se situant entre la peur, l'inquiétude et l'agressivité, nul doute qu'une histoire anthropologique de la haine permet de lui donner du sens et de mieux comprendre les sociétés du passé comme celles d'aujourd'hui.

Insaisissable et indésirable

L'idée d'étudier la haine n'est pas neuve mais elle n'a pas trouvé une large audience auprès des chercheurs. Son étude est souvent disqualifiée pour des raisons diverses. Généralement, elle est un sentiment que l'on ne s'autorise pas. Les multiples annotations figurant dans les journaux intimes, les

10. Claude MONTORGUE, *Les Martyrs de la haine*, s. l. n. d., p. 4.

remarques dispersées dans les correspondances, les impressions qui affluent dans les confessions rapportées l'illustrent. Il en est ainsi du journal de la comtesse d'Agoult. En fonction de son milieu, de son éducation, de ses croyances, il lui faut arrêter certaines pensées à la bordure de son esprit, et tenter de se purifier « comme la force interne du glacier rejette au-dehors tous les objets impurs qui viennent le souiller¹¹ ». La remarque est précieuse car dans les écritures de soi, il existe en effet très peu d'aveux relatifs à des sentiments haineux. On peut avouer des pensées impures, confier ses obsessions ou ses penchants, mais l'introspection ne va pas en général jusqu'à reconnaître que l'on déteste sans limites quelqu'un au point de se réjouir de son avilissement ou de rêver à sa mort. Plus tard, en 1915, dans une contribution importante mais alors confidentielle, Sigmund Freud s'interrogeait sur le « destin des pulsions ». Il écrivait que « le Moi hait, exècre, persécute, avec des intentions destructrices, tous les objets qui deviennent pour lui sources de déplaisir ». Plus loin, il ajoutait, comme s'il fallait lever les ambiguïtés, que « les prototypes véritables de relation de haine ne sont pas issus de la vie sexuelle mais de la lutte du Moi pour sa conservation et son affirmation¹² ». Et puis comme si cela ne suffisait pas, et qu'il fallait expliciter pour ses futurs lecteurs la question, il concluait pratiquement en insistant sur le fait que dans sa relation à l'objet, « la haine est plus ancienne que l'amour¹³ ». La haine toutefois n'est pas unique. Il existe ainsi, au gré des interprétations, des haines d'envie, des haines de rage, voire des haines d'amour¹⁴.

Si l'étude de la haine semble parfois pertinente pour examiner les émotions privées et les relations interpersonnelles, elle ne le serait plus dès lors que l'on change d'échelle. La haine est alors réduite à une formule incantatoire qui ne résout rien. Parler de la haine empêcherait même d'aller au-delà du simple constat, mettant ainsi un terme aux analyses approfondies et aux études de contexte. Selon Jacques Rancière, appliquée à la démocratie, la haine est « un processus de défiguration » récent qui se déploie plus particulièrement à partir des années 1980¹⁵. Pour Véronique Nahoum-Grappe, la haine peut se décomposer en deux grandes configurations : d'un côté, « la haine tragique » qui se confond avec le désir de vengeance contre un ennemi identifié ; de l'autre côté, la haine politique qui prend pour

11. COMTESSE D'AGOULT, *Mémoires, souvenirs et journaux*, Paris, Mercure de France, coll. « Le Temps retrouvé », 2007 [1877-1927], p. 526.

12. Sigmund FREUD, « Pulsions et destins des pulsions », *Métapsychologie*, Paris, Gallimard, 1968 [1915], p. 40. Voir aussi Alain FINE, Félicie MAYROU et Georges PRAGIER (dir.), *La haine de soi, haine de l'autre, haine dans la culture*, Paris, PUF, 2005, p. 12.

13. Sigmund FREUD, *Pulsions et destins des pulsions*, traduction inédite d'Olivier Mannoni, Paris, Payot, coll. « Petite bibliothèque », 2012, p. 101.

14. Philippe IVERNEL, « Préface », Günther ANDERS, *La haine*, p. 10.

15. Jacques RANCIÈRE, *La haine de la démocratie*, Paris, La fabrique éditions, 2005, p. 19.

cible non un ennemi en particulier mais un adversaire « multiplié » dont on souhaite l'anéantissement le plus prompt¹⁶.

Avec la haine, il n'y a pas de territoire solidement balisé, mais un espace en friche, mouvant, que les chercheurs¹⁷ ont du mal à mettre en mots et les artistes à fixer sur une toile. Du côté des historiens, les perspectives de recherche ont à peine été esquissées, allant de la présentation panoramique à l'éclairage resserré¹⁸, portant plus particulièrement la focale sur la haine politique¹⁹. Les recommandations de Lucien Febvre et de Robert Mandrou ouvraient la voie, suggérant qu'il faudrait retracer ses grandes phases et saisir les mentalités d'une époque mais elles sont restées lettres mortes. Alain Corbin a lui aussi plaidé pour l'ouverture de ce chantier que l'on ne pouvait laisser à l'état de lieu désolé, sombre et broussailleux²⁰. L'universitaire américain Peter Gay, bien connu pour ses travaux sur Freud, adopte le mot, mais traite de l'agressivité de la société victorienne, considérée comme l'expression de la bourgeoisie européenne au XIX^e siècle, de son goût pour les duels²¹, de l'utilisation d'une force répressive pour régler les questions sociales, de son désir de conquêtes territoriales et coloniales, et enfin de la marche à la guerre dont elle est responsable²². Par la suite, des essayistes s'en sont emparés, la plaçant dans une perspective globale, lui attribuant au XX^e siècle et au début du XXI^e siècle, un rôle moteur dans

16. Véronique NAHOUM-GRAPPE, *Du rêve de vengeance à la haine politique*, Paris, Buchet-Chastel, 2003, 179 p. Voir aussi Olivier LE COUR GRANDMAISON, *Haine(s) : philosophie et politique*, Paris, PUF, 2002, p. 3-25.

17. Voir toutefois Carol Zisowitz STEARNS et Peter N. STEARNS (ed.), *Emotion and Social Change: Toward a New Psychohistory*, New York, Holmes and Meier, 1988, 244 p.

18. Voir par exemple les contributions des historiens conviés au volume collectif, « L'amour de la haine », *Nouvelle Revue de psychanalyse*, n° 33, printemps 1986, Gallimard, 339 p.; Christophe PROCHASSON, « Haïr », Vincent DUCLERT et Christophe PROCHASSON (dir.), *Dictionnaire critique de la République*, Paris, Flammarion, 2002, p. 1051-1057; Frédéric CHAUVAUD et Ludovic GAUSSOT (dir.), *La haine, Histoire et actualité*, Rennes, PUR, 2008, 312 p.; Marc DELEPLACE (dir.), *Les discours de la haine. récits et figures de la passion dans la Cité*, Villeneuve-d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2009, 347 p., voir en particulier les remarques conclusives de Jean-Clément Martin, p. 343-347. Fabrice VIRGILI, « En temps de guerre : une haine sur commande? », Jacques ANDRÉ et Isée BERNATEAU (dir.), *Les Territoires de la haine*, coll. « Petite bibliothèque de psychanalyse », PUF, 2014, p. 69-88.

19. Thomas BOUCHET, « La haine générale. L'insulte au cœur de l'affaire Dreyfus (1898) », *Noms d'oiseaux. L'insulte en politique de la Restauration à nos jours*, Paris, Stock éditeur, 2010, p. 128-148. Bronislaw BACZKO, « Terreur : Haines et oubli », *Politiques de la Révolution française*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2008, p. 133-226.

20. Voir notes suivantes et Lucien FEBVRE, « Comment reconstituer la vie affective d'autrefois? La sensibilité et l'histoire », *Annales d'histoire sociale*, n° III, 1941, repris dans *Combats pour l'histoire*, Paris, Armand Colin, 1992, p. 221-238. Voir aussi entretien avec Alain CORBIN, « Du massacre à la quête de l'inaperçu », *Violences, Sociétés & Représentations*, n° 6, juin 1998, p. 367 et 371. Voir enfin Alain CORBIN, « Préface » au livre de Juliette COURMONT, *L'odeur de l'ennemi, 1914-1918*, Paris, Armand Colin, 2010, p. 7-11.

21. Sur le duel, deux études récentes ont renouvelé pour la période contemporaine le thème : Jean-Noël JEANNENEY, *Le Duel, une passion française, 1789-1914*, Paris, Éditions du Seuil, 2004, 229 p. et François GUILLET, *La mort en face. Histoire du duel de la Révolution à nos jours*, Paris, Aubier, coll. « Historique », 429 p.

22. Peter GAY, *La culture de la haine. Hypocrisies et fantôme de la bourgeoisie de Victoria à Freud*, Paris, Plon, coll. « Civilisations et mentalités », 1997, 559 p.

« le choc des civilisations », le heurt des grandes idéologies et l'affrontement entre l'Occident et l'Orient²³.

Or il faut bien convenir que la haine se trouve souvent réduite à une « catégorie » trop floue. « Est-elle même une figure du pensable ? », se demandait Cornelius Castoriadis²⁴. À la fois sentiment et émotion un peu honteuse, pour lesquels chacun éprouve un certain dégoût, elle échappe à la raison. Souvent invoquée, elle donne l'impression d'être à l'origine de nombreuses actions humaines et pourtant elle est le plus souvent tenue à distance, à l'écart des études scientifiques, comme si elle était trop irrationnelle ou comme si toute tentative pour l'examiner présentait le risque d'être souillée par elle. Nathalie Kuperman, romancière, trouve une formule pour l'exprimer : « Moi, écrire un éloge de la haine ? Impossible ! La haine, le mot même me fait froid dans le dos²⁵. »

Souvent considérée comme un affect qui gouverne l'âme et l'intelligence, elle est généralement définie comme le « plus haut degré de l'aversion²⁶ ». Nul doute que la haine relève de facteurs psychologiques, mais également sociaux, culturels et politiques²⁷. Elle est aussi présentée comme un sentiment qui s'inscrit dans la durée, c'est-à-dire une « émotion durable », comme si elle ne pouvait pas être immédiate et éphémère. De la sorte, la plupart des lexicographes distinguent la colère, intense mais provisoire, de la haine qui, si elle peut être discontinuée, s'avère permanente. Tout se passe donc comme si elle ne pouvait s'effacer, tant elle apparaît tenace. La première édition du *Larousse du XX^e siècle*, offerte aux lecteurs avec une couverture rouge, donne en 1930 une définition courte : « Action de haïr, vive inimitié à l'égard de quelqu'un » et une définition plus longue, presque encyclopédique qui appartient au registre de la psychologie :

« Lorsqu'un objet, une personne ou un acte est, a été, ou paraît à notre imagination être pour nous cause d'impressions pénibles, nous sommes disposés à les éviter et à les écarter de nous. Cette disposition s'appelle, suivant les cas, l'aversion ou l'antipathie. Qu'elle devienne très violente,

23. Voir Jean ZIEGLER, *La haine de l'Occident*, Paris, Albin Michel, 2008, 302 p.

24. Cornelius CASTORIADIS, « Les racines psychiques et sociales de la haine », *Figures du pensable*, t. 6 : *Les carrefours du labyrinthe*, Paris, Éditions du Seuil, 1999, p. 221-237.

25. Nathalie KUPERMAN, *Petit éloge de la haine*, Paris, Gallimard, 2008, p. 11.

26. Pierre LAROUSSE, *Grand Dictionnaire universel du XIX^e siècle*, t. IX, Paris, Administration du Grand Dictionnaire universel, 1873, p. 23.

27. Véronique NAHOUM-GRAPPE, *Du rêve de vengeance à la haine politique*, Paris, Buchet-Chastel, coll. « Au fait », 2003, 181 p. Voir aussi bien sûr les propos répétés de Madame DE GIRARDIN, *Lettres parisiennes du vicomte de Launay*, Paris, Mercure de France, coll. « Le Temps retrouvé », 1986 [1860], 2 vol., notamment ce qu'elle écrivait de manière caustique, en 1845, à propos de deux personnages en vue : « leur haine est aussi fragile que leur alliance; ils se haïssent en attendant qu'ils s'allient; ils se combattent jusqu'au jour où ils se coalisent; ils se détestent aujourd'hui, mais il faut peu de chose pour qu'ils s'entendent demain... Oh! presque rien... un troisième personnage à détester ensemble », t. II, p. 374.

qu'elle s'accompagne d'une idée fixe, qu'elle se manifeste par un besoin de faire du mal ou de détruire, et nous avons la haine²⁸. »

S'il est possible de l'observer, si nous pouvons la ressentir, il reste à se demander comment la restituer. Contrairement à la bataille ou même aux massacres, la haine n'est pas une figure du récit, comment alors la raconter?

Restituer et comprendre

La haine possède bien de multiples visages, mais le plus souvent ce sont les auteurs de fiction qui ont tenté de l'ausculter, mettant en scène la dramaturgie du réel. Il faut signaler quelques écrivains appartenant à la grande famille de la littérature populaire, à l'instar de Théodore Cahu qui signe en 1905 *Sous la haine*, de Jules Bella, auteur de *Haine de femme*, en 1913, d'Albert Salmon qui livre dans la collection « Les maîtres du roman populaire » en 1929, un *Vainqueur de la haine*, ou encore de Paul Dargens qui offre aux lecteurs *La haine sans pardon*. Pour l'éprouver, suggère un narrateur, il suffit de se promener : « Des nuits entières, il allait au hasard, cherchant des débris d'âme et promenant son émotion comme une lanterne sourde sur le pavé de la ville assoupie²⁹. »

Dans de rares correspondances et dans quelques paragraphes imprimés la haine transparait. Les uns veulent aller au-delà des « chromos historiques », les autres ne veulent pas se contenter d'une explication rationnelle mais qui manque de sincérité. Au-dessus ou en dessous des événements rapportés, il manque quelque chose : une sorte de « logique incohérente » qui permettrait de mieux comprendre les hommes et les femmes du passé et les sociétés contemporaines. Pierre Drieu La Rochelle publiait en 1921, bien avant son *Socialisme fasciste* (1934) et juste un an avant *La Mesure de la France*, préfacée par Daniel Halevy, un petit livre qui renouvelait le genre autobiographique de l'enfance. Il s'agit d'*État civil*. Il y écrivait : « J'ai vécu de douze à quinze ans, graveleux, braillard, ricaneur et révolté. Nous étions possédés par l'esprit de subversion. Nous méprisions et haïssions les gens âgés. Nous étions aveugles et violents³⁰. » Dans ses souvenirs, rien ne justifie l'état d'esprit de ce petit groupe, rien ne permet de l'expliquer.

Reste que la haine est bien une « forme agissante », ignorée ou méprisée. Et pourtant n'est-elle pas une clé d'interprétation des conduites et des aspirations humaines? Certes on ne saurait en faire la force souterraine et occulte qui commanderait aux hommes et aux femmes du passé et permettrait de comprendre les drames personnels et les soubresauts collectifs, allant des empoignades individuelles aux conflits armés entre nations. Et pourtant, l'abbé Mugnier, dans les dernières années de son *Journal*, lui qui

28. Paul AUGÉ (dir.), *Larousse du XX^e siècle*, tome troisième, Paris, Librairie Larousse, 1930, p. 940-941.

29. Victor BARRUCAND, *Avec le feu*, Paris, Phébus, 2005 [1900], p. 82.

30. Pierre DRIEU LA ROCHELLE, *État civil*, Paris, Gallimard, coll. « L'Imaginaire », 1921, p. 102.

a connu Proust, Huymans, Gide, Claudel et combien d'autres, écrivait : « Haines contre les juifs, haines contre les Allemands, haines politiques, haines sociales, haines familiales, nous mourons de tout cela³¹. »

Pour comprendre les sociétés du passé, il est aujourd'hui communément admis que l'on ne peut négliger l'étude de la violence sous toutes ses formes³², de même il s'avère impossible d'ignorer la haine, même s'il n'est pas toujours possible de l'expliquer, de lui trouver un sens ou de la resituer dans un contexte qui l'éclairerait³³. D'où des objections qui consistent à dire : « À quoi bon ? » Puisque parfois l'on trouve aucune logique aux sentiments haineux. La haine n'est-elle pas un invariant des sociétés ? N'a-t-elle pas toujours existé et elle disparaîtra avec le dernier homme et la dernière femme ?

« Ce qu'il y a de plus vivant dans le réel »

Le mal, la violence, la cruauté, le sadisme ont fait l'objet de travaux importants et de réflexions hardies bien avant la Seconde Guerre mondiale, mais seule la thèse complémentaire du philosophe René Mathis, intitulée sobrement *La haine*, soutenue en 1927 à Nancy, entend lui donner un caractère actuel, même s'il s'agit d'une sorte de promenade réflexive. Il insiste sur le sens du mot qui marque parfois « une tendance contraire à la nature propre de ce sentiment. Il s'agit en l'espèce, de la répugnance que l'on éprouve pour une chose vile ou un acte coupable ». Il souligne encore que « la haine est plus facile à pratiquer et à satisfaire, malgré le souci constant qu'elle exige, que l'amour ou l'amitié. En effet, elle apporte toujours aux sacrifices qu'elle réclame une certaine compensation, immorale sans doute, mais bien humaine, dans la joie de nuire³⁴ ». Pour autant, la thèse est presque immédiatement oubliée. Les travaux de Sigmund Freud qui commencent à être diffusés en français lui donnent davantage de hauteur et entendent lier ensemble la psychologie individuelle et la psychologie sociale, comme l'attestent ses réflexions sur la foule. La haine n'est pas seulement un legs du passé, une survivance archaïque affectant le psychisme des contemporains. Pour la psychanalyse naissante, elle modifie les perceptions des individus, reconstruit les relations aux autres, exprime le *Malaise dans la civilisation*³⁵.

31. Abbé MUGNIER, *Journal de l'abbé Mugnier*, Paris, Mercure de France, coll. « Le Temps retrouvé », 20 novembre 1936, p. 571-572.

32. Le sujet est évidemment immense. Pour une mise au point synthétique voir Robert MUCHEMBLED, *Une histoire de la violence*, Paris, Éditions du Seuil, 2008, 502 p.; et pour une mise au point méthodologique se reporter à Frédéric CHAUVAUD, avec la collaboration de Jean-Claude BOURDIN, Ludovic GAUSSOT et Pascal-Henri KELLER, *La dynamique de la violence. Approches pluridisciplinaires*, Rennes, PUR, coll. « Essais », 2010, 240 p.

33. Voir en particulier Roy DILLEY (dir.), *The problem of the context*, New York/Oxford, Bergham Books, 1999, p. 1-46.

34. René MATHIS, *La haine*, Nancy, Société d'impression typographique, 1927, p. 12 et 13.

35. Voir dans le présent ouvrage les développements relatifs aux « Penseurs des sentiments haineux ».

Dans le sillage de Pierre Janet, et de ses célèbres leçons au Collège de France en 1924-1925, quelques auteurs affirment que l'amour et la haine ont été de tout temps les « passions dominantes de l'humanité³⁶ ». La haine serait ainsi une « émotion impérieuse » difficile à contrôler³⁷, un ensemble de « pulsions puissantes³⁸ ». Peut-être faudrait-il préciser davantage? La haine relève-t-elle plutôt des émotions³⁹, des états émotifs, des pulsions, des passions, des tempéraments, des instincts, de l'humeur, voire des sensations, sans oublier les effusions? Nul doute que l'on pourrait discourir presque infiniment jusqu'à une sorte d'inanité alimentée par d'incessantes précisions, indépendamment de l'expérience des hommes et des femmes du passé. Sans doute la difficulté vient-elle du langage lui-même, faisant régner ambiguïté et confusion. Inversement, il est possible de dire ce qu'elle n'est pas, et du coup de ne pas la classer parmi les affects, présentés plutôt comme des émotions positives⁴⁰. Mais on pourrait aussi prétendre le contraire⁴¹, affirmer que la haine est avant tout un sentiment social rendant intelligible le monde qui nous entoure, le couple, la famille, les voisins, le village, le quartier, la nation. Il est encore possible de prétendre, comme Georges Bataille, que la haine relève des « sentiments simples » opposés aux sentiments confus et mouvants⁴². De la sorte, traiter de la haine consiste à s'éloigner de « l'histoire spéculative » pour se rapprocher de « ce qu'il a de plus vivant dans le réel »⁴³. Elle peut aussi, de manière plus sommaire, mais aussi plus efficace, être considérée comme un « sentiment violent » ou un « phénomène passionnel »⁴⁴ ou encore, de manière tautologique, comme une « passion haineuse⁴⁵ ».

36. Pierre JANNET, *L'amour et la haine*, notes de cours recueillies et rédigées par M. Miran Epsein, Paris, Norbert Maloïne, 1932, p. 12.

37. Joan RIVIÈRE, « La haine, le désir de possession et l'agressivité », Mélanie KLEIN et Joan RIVIÈRE, *L'amour et la haine. Étude psychanalytique*, Paris, Payot, 1969, p. 12

38. Mélanie KLEIN, « L'amour, la culpabilité et le besoin de réparation », Mélanie KLEIN et Joan RIVIÈRE, *op. cit.*, p. 75.

39. Ruwen OGIEEN souligne que « le terme haine n'est pas purement descriptif » et parmi les quatre propositions qu'il donne, il indique que « les expériences affectives de souffrance ou de joie, d'emportement ou d'excitation agressive ne sont ni des conditions suffisantes ni des conditions nécessaires à l'identification de la haine », *Un portrait moral et logique de la haine*, Combas, Éditions de l'éclat, coll. « Tiré à part », 1993, p. 7.

40. Sur les émotions en histoire, se reporter aux deux premières livraisons de la revue *Écrire l'histoire*, voir en particulier « Entretien avec Alain Corbin », *Écrire l'histoire*, n° 2, automne 2008, p. 109-114. Voir aussi William REDDY, « Historical Research on the Self and Emotions », *Emotion Review*, vol. 1, n° 4, 2009, p. 302-315 ; du même auteur, *The navigation of Feeling. A Framework for the History of Emotions*, Cambridge, Cambridge University Press, 2001, 380 p.

41. Selon le psychanalyste Paul DENIS, il existerait dans la haine, un « affect particulier » qui serait une « force enivrante », « S'exalter dans la haine », Alain FINE, Félicien NAYROU, Georges PRAGIER, Alain FINE, Félicie MAYROU et Georges PRAGIER (dir.), *La haine de soi, haine de l'autre, haine dans la culture*, Paris, PUF, 2005, p. 86.

42. Georges BATAILLE, *La Part Maudite*, Paris, Éditions de Minuit, 2011 [1949], p. 148

43. Henri BERGSON, *La perception du changement*, Paris, PUF, coll. « Quadrige », p. 22.

44. Alain FINE, Félicie MAYROU et Georges PRAGIER (dir.), *op. cit.*, p. 8.

45. Olivier LE COUR GRANDMAISON, *Haine(s). Philosophie et politique*, Paris, PUF, 2002.

La violence extrême, la cruauté sans raison, les brutalités innommables donnent le vertige. Commises sur des hommes, des femmes et des enfants, en temps de paix comme en temps de guerre, elles réduisent en bouillie sanguinolente des corps devenus méconnaissables, elles dispersent les membres et les entrailles, elles enfouissent les restes humains. De semblables fantômes ou agissements n'ont guère de sens, ils échappent à la raison utilitaire et ne font qu'exprimer la part sombre de l'humanité capable de commettre toutes sortes d'horreurs. De même la haine échappe au polissage des mœurs, aux autocontraintes de la société des individus et aux exigences des temps contemporains⁴⁶. La haine n'est qu'un « sentiment bas », a-t-on parfois écrit, presque « primitif⁴⁷ », et le plus souvent refoulé. À la limite, admettent les publicistes et les penseurs d'une époque, la haine collective peut être la réaction de tout un groupe voire d'une nation. Elle possède alors quelque grandeur car elle exprime le sursaut de tout un peuple contre la tyrannie ou l'oppression d'une puissance occupante. Cependant, même ainsi, dans un mouvement de libération, il n'est pas possible de laisser libre cours à la haine, qui va alors « réveiller les penchants les plus bestiaux » et se livrer à toutes sortes d'exactions. Et pourtant, suggèrent quelques auteurs, la haine peut être canalisée, détournée de son cours et être dirigée vers un individu ou un groupe. Elle peut aussi se donner des raisons qui n'existent pas mais donnent l'impression d'être vraisemblables. Revisitant une nouvelle de Conrad, *Le Duel*, Jean-Baptiste Pontalis y voit « une haine qui ignore ses motifs et les ignorera toujours davantage⁴⁸ ».

Parcourir et arpenter

Objet historique complexe, la haine nécessite que l'on multiplie les analyses sans prétendre à une impossible exhaustivité. L'histoire des sensibilités qui s'évertue à saisir les systèmes de représentations et les pratiques sociales constitue une approche importante⁴⁹. Mais il s'agit aussi de se situer dans une perspective d'anthropologie politique, au sens large, c'est-à-dire d'étudier une société comme un « espace irréductiblement discontinu⁵⁰ ». De la sorte, s'il faut prendre en compte des textes et des discours,

46. Voir les très célèbres livres de Norbert ELIAS, *La Civilisation des mœurs*, Paris, Calmann-Lévy, 1973 et *La Dynamique de l'Occident*, Paris, Calmann-Lévy, 1975. Voir aussi la thèse également célèbre de George L. MOSSE, *De la Grande Guerre au totalitarisme. La brutalisation des sociétés européennes*, préface de Stéphane Audoin-Rouzeau, Paris, Hachette Littératures, coll. « Histoire », 1999 [1990], p. 181.

47. Charles FOURIER, *Théories des quatre mouvements et des destinées générales*, t. 1, Paris, Éditions Anthropos, 1966 [1841], p. 8.

48. Jean-Baptiste PONTALIS, « La haine illégitime », COLLECTIF, « L'amour de la haine », *op. cit.*, p. 279.

49. Voir en particulier, Lucien FEBVRE, « La sensibilité et l'histoire : comment reconstituer la vie affective d'autrefois? », *Annales d'histoire sociale*, vol. 3, 1941, p. 221-238 ; Alain CORBIN, *Historien du sensible*, entretiens avec Gilles Heuré, Paris, La Découverte, 2000, 201 p.

50. Miguel ABENSOUR (dir.), *L'esprit des lois sauvages. Pierre Clastres ou une nouvelle anthropologie politique*, Paris, Éditions du Seuil, 1987, p. 15.

s'attacher à leur circulation et à leur appropriation, il convient également de s'arrêter sur une situation, voire sur « l'innocence d'un geste à demi esquissé ». Toutefois, pour mener à bien l'enquête, il convient de retenir une période à la fois brève et ample, allant schématiquement de 1830 à 1930. En effet, il semble préférable de ne pas réexaminer la violence révolutionnaire de 1789, ni celle de la fin de la III^e République et du régime de Vichy. Il est évident cependant que le souvenir des guerres de religion, les récits de la Terreur, les témoignages des soldats et des civils jouent le rôle « d'ombres portées ». Les événements ou les situations du temps présent sont lus à l'aune du passé⁵¹. Les visions d'avenir et certaines « théories destructives⁵² » rationalisent parfois les dissentiments. Elles donnent un sens aux « excès d'aversion » qui se trouvent ainsi justifiés. Retenir la période 1830-1930 permet donc d'élargir le champ des recherches et de traiter des haines ordinaires et des haines exceptionnelles, des haines interpersonnelles et des haines collectives. Pour les contemporains, la révolution des Trois Glorieuses semble une césure essentielle. Les souvenirs de 1793 apparaissent lointains et désormais il devient possible d'étudier plus sereinement la Révolution française. Toutefois, il existe une sorte de « décalage » chronologique qu'il faut bien prendre en compte. Le siècle des massacres civils est assurément le XIX^e siècle. Rien n'est comparable à la répression des journées de juin 1848, de décembre 1851 ou plus sûrement encore de mai-juin 1871. Quant aux guerres sur le territoire national, celle de 1870 et surtout celle de 1914-1918, elles ont été particulièrement meurtrières et traumatiques. Pourtant, en dehors de quelques textes politiques, la période n'a produit aucune thèse ni aucun essai sur la haine. Il faut attendre la fin des années 1920 pour que le siècle antérieur, auquel les penseurs du moment accolent la Première Guerre mondiale, soit examiné. Walter Benjamin avait écrit que certains sujets arrivent à leur heure, ils sont alors en correspondance avec une époque. Pour lui, par exemple, l'étude des barricades du XIX^e siècle ne pouvait se faire que dans les années 1920-1930 puisque les contemporains s'interrogeant sur le moment présent revisitent en partie le passé⁵³. De la sorte, il convient de se demander quels sont les éléments qui permettent ce regard rétrospectif. Pour la haine, nul doute que ce sont les thèses sur l'inconscient et la psychologie collective qui l'autorisent. Leur production et leur succès indiquent qu'elles cristallisent un ensemble d'idées et de représentations préexistantes. S'il y a toujours des continuités et des ruptures, les premières l'emportant sans aucun doute sur les secondes, il

51. Sur les usages et les perceptions du passé, parmi une importante production historiographique, voire plus particulièrement François HARTOG et Jacques REVEL (dir.), *Les usages politiques du passé*, n° 1, Éditions de l'EHESS, coll. « Enquête », 2001, 208 p. et Alain CORBIN, *Le monde retrouvé de Louis-françois Pinagot. Sur les traces d'un inconnu*, Paris, Flammarion, 1998, 341 p.

52. Alexis DE TOCQUEVILLE, *L'Ancien Régime et la révolution*, Paris, Gallimard, coll. « Idées », 1964 [1856-1859], p. 261.

53. Walter BENJAMIN, *Le Livre des passages*, Paris, Éditions du Cerf, 1989, p. 145-171.

existe des moments particuliers, dont les bornes chronologiques peuvent toujours être déplacées, mais qui apparaissent bien comme des fragments d'intelligibilité. Aussi la période 1830-1930, qui ne correspond pas à un découpage hérité, selon la formule d'Antoine Prost, mais à une « période vive⁵⁴ », fait assurément partie de ces derniers. Augustin Challamel qui fut un hugolâtre célèbre écrivait, dans une sorte de cri, que personne ne peut nier qu'« en politique, en littérature, en science, en art la génération de 1830, comprenant tous les Français, vivant en ce temps-là, ou à peu près, a fait majestueusement son œuvre⁵⁵ ». Un siècle plus tard, pour Benjamin Crémieux qui écrit, entre 1926 et 1930, de petits essais subtiles, pleins de finesse et de précisions, il y avait avant la Grande Guerre un théâtre de comportement qui consistait à se demander comment agir ? Après le conflit se produit une tragédie de la connaissance portant sur la nature de l'existence humaine qui s'accompagne d'une crise de l'universalisme, ouverte en 1918 et qui s'achève en 1930⁵⁶. Dans un autre registre, celui des mouvements sociaux, dont Michel Pigenet et Danielle Tartakowsy ont entrepris de retracer l'histoire, la césure de 1930 apparaît assez nette. Avant le social va à la rencontre du politique ce qui permet d'observer un phénomène de nationalisation des mobilisations, après se met en place une autre configuration⁵⁷. De même l'histoire des mouvements xénophobes connaît-elle un tournant majeur en 1930-1931 inaugurant une autre période⁵⁸.

Objet-carrefour, la haine nécessiterait de brasser jusqu'au vertige une documentation monumentale, mais plutôt que de choisir à l'intérieur un secteur documentaire, un champ archivistique ou un corpus restreint, il a semblé préférable de croiser les sources, tout en les situant, un peu à la manière des historiens du culturel qui s'aventurent sur d'autres territoires. Car il y a aussi un « défi » qualitatif. L'approche historique ne peut se limiter à la mise en forme commentée d'une belle série. De manière un peu provocatrice l'auteur de *L'histoire des avant-dernières choses* soulignait que « l'exactitude dans l'approximatif peut dépasser en précision les raffinements statistiques⁵⁹ ». Le questionnement, l'objet, les sources, le choix de la période doivent entrer en correspondance. S'il s'agit parfois de se

54. Antoine PROST, *Douze leçons sur l'histoire*, Paris, Éditions du Seuil, 1996, p. 116.

55. Augustin CHALLAMEL, *Souvenirs d'un hugolâtre, portrait d'une génération*, Paris, Jules Lévy, 1885, p. 1-2 et 357-358.

56. Benjamin CRÉMIEUX, « Une "période" : 1918-1930 » et « La crise de l'universalisme », *Inquiétude et reconstruction*, Paris, Gallimard, coll. « Les Cahiers de la NRF », 2011 [1931], p. 23-44.

57. Michel PIGENET et Danielle TARTAKOWSKY (dir.), *Histoire des mouvements sociaux en France de 1814 à nos jours*, Paris, La Découverte, 2012, p. 181-196 et 337-355.

58. Laurent DORNEL, « Les mouvements xénophobes (années 1880-1930) », Michel PIGENET et Danielle TARTAKOWSKY (dir.), *op. cit.*, p. 301.

59. « J'ai expliqué dans mon article "The Challenge of Qualitative Content Analysis" ("Le défi de l'analyse de contenu qualitative"), que la rigueur méthodologique pseudo-scientifique que se permettent souvent les chercheurs en sciences sociales se montre souvent moins adéquate à leur objet particulier que la démarche "impressionniste" qu'ils décrient », écrit Siegfried KRACAUER dans son livre posthume *L'Histoire. Des Avant dernières choses*, Paris, Stock éditeur, 2006, p. 288.

mettre à l'écoute des hommes et des femmes du passé pour restituer des pratiques et des horizons d'attente, il s'agit aussi, sur un tel sujet, d'explorer les interstices.

Le présent ouvrage est un essai historique. Sa forme, son rythme, les sources utilisées et la focale retenue peuvent changer en fonction de la démonstration. Sur un tel sujet, il est impossible de tout traiter. Il s'agit en effet de prendre le risque de croiser plusieurs niveaux d'interprétation afin de « relier le collectif et l'individuel, le voulu et le subi, le perçu et l'impensé⁶⁰ ». Aussi les pages qui suivent sont le résultat de choix réguliers délaissant certains aspects mais permettant de saisir la haine à l'œuvre qui a tous les attributs, de nos jours, d'un tabou majeur. Il convenait en effet de garder ouverte la question des haines sans chercher à les placer dans des catégories figées. Il ne s'agissait pas non plus de céder à la tentation de la fresque. La « passion funeste » – l'expression se retrouve à maintes reprises sous la plume de romanciers populaires, de publicistes, de journalistes comme de spécialistes de l'esprit et des états d'âme – prend parfois l'aspect de la synthèse afin de proposer une narration explicative, mais le présent livre peut aussi s'arrêter plus longuement sur une situation ; il peut encore hasarder une hypothèse vraisemblable, porter l'éclairage sur une période limitée ou au contraire s'attacher à une séquence beaucoup plus large. Il peut encore privilégier à un moment donné une source presque unique, ou au contraire croiser les ressources documentaires et historiographiques. Si l'approche est parfois fragmentée, d'autre fois continue, il s'agit avant tout de proposer une histoire compréhensive d'un sentiment qui peut se muer, dans de nombreux domaines et aspects de la vie psychique, à l'échelle individuelle ou collective, en « passion implacable et indéracinable⁶¹ ». Aussi la haine est-elle sans doute d'abord une violence émotionnelle ou plus sûrement une violence psychique qui peut s'apparenter au meurtre⁶², mais arimée au corps⁶³, que nous retrouverons dans les chapitres qui suivent.

Sans doute faut-il s'interroger sur les mécanismes, les logiques et les effets de la haine. Pour cela, il convient tout d'abord de s'attacher aux « lectures » de la haine, de repérer quelques figures haïssables, puis d'analyser les langages de la haine afin de se demander ce que « vivre la haine » signifiait. Il importe également de réfléchir au gouvernement de la haine, consistant à instrumentaliser la « passion funeste », car si elle apparaît comme un « instinct de conservation », elle est bien « un sentiment destructeur de joie et un artisan de souffrance. C'est elle qui sème la discorde entre

60. Christophe CHARLE, *Homo historicus, Réflexions sur l'histoire, les historiens et les sciences sociales*, Paris, Armand Colin, coll. « Le temps des idées », 2013, 320 p.

61. Philippe BRAUD, *Petit traité des émotions, sentiments et passions politiques*, Paris, Armand Colin, 2007, p. 164.

62. Harold SEARLES, *L'effort pour rendre l'autre fou*, Paris, Gallimard, 1977, p. 163.

63. Jan Philipp REEMTSMA, *Confiance et violence. Essai sur une configuration particulière de la modernité*, Paris, Gallimard, coll. « NRF Essais », 2011, p. 116-120.

les cœurs, divise les familles et les peuples et précipite les nations dans les fureurs de la guerre⁶⁴ ». Étudier la « passion funeste » c'est donc s'interroger sur ce qu'elle apporte à la compréhension des sociétés contemporaines, et aux hommes et aux femmes du passé qui l'ont éprouvée, qui l'ont observée ou encore qui en ont été les victimes.

64. René MATHIS, *op. cit.*, p. 7.